

Sur le bout de la Langue

ÉDITION 2019





Cet ouvrage est le résultat du concours de nouvelles *Sur le bout de la langue* organisé par la Maison éclore et Olivier Fuchs, maître chocolatier.

Nous remercions toutes les personnes qui y ont participé. Olivier Fuchs, inventeur de chocolats, dont la confiance et l'enthousiasme à mener cette collaboration nous ont touchés.

Les membres du jury, pour le temps consacré à la lecture et la sélection délicate des textes :

- Yasmina Giaquinto Carron, Librairie Le Baobab, à Martigny
- Léa Heslin et Amélia Wermeille, Librairie de Cap et de mots, à Bulle
- Jean-Michel Steiger, Librairie La Vouivre, à Saignelégier

Véronique Mooser, dont les joyeux collages illuminent cet ouvrage.

Joanne Matthey, la graphiste aux mille plumes, pour la mise en page et la réalisation de ce livret.

Isabelle Ostorero, pour la petite main studieuse et administrative qui a permis la gestion du concours.

Les auteur-e-s qui ont soumis un texte à la sagacité du jury, sélectionnés ou non, et dont les mots ont été la source d'inspiration du chocolatier.

© 2019-2020, LA MAISON ÉCLORE



Préface

OLIVIER FUCHS

Donner un sens à la fête, faire naître un moment de partage, ce sont là les motivations qui me poussent à vous proposer chaque Noël ma désormais traditionnelle boîte de chocolat qui associe mon travail à une autre expression artistique.

Chaque année la question revient: «Comment?...» Comment trouver ce qui va faire écho à un texte, une image, une musique dans un chocolat? Comment éviter le piège d'une insuffisante volonté de paraître guidé par la facilité?

Me voici donc face à six petites histoires très différentes qui doivent façonner le goût et la saveur des chocolats que vous allez déguster. Après avoir plusieurs fois lu chaque nouvelle et noté en quelques mots les éléments saillants, j'imagine des ingrédients, des fruits, des épices et plantes aromatiques et, bien sûr, des variétés de chocolat. Ma démarche s'éloigne alors de la réflexion intellectuelle. Je dois me laisser porter, donner libre cours à mon imagination, être sensible aux moments qui passent, afin de ne pas m'enfermer dans une vision préétablie. J'aime les concours de circonstance, surtout quand je les gagne!

Ensuite, chez mon épicier, je découvre tel aromate, jus de fruit ou de légume, thé et... on verra! De retour dans mon économat je m'arrête sur un chocolat, puis un autre, je feuillette quelques recettes, me renseigne sur la qualité des produits comme sur la possibilité de marier certains ingrédients, et... je rappelle mon épicier.

Vient alors la rédaction de la recette qui, forcément, évoluera puisqu'il va falloir que j'y intègre les incontournables contraintes techniques: teneur en beurre de cacao, proportion d'eau, conservation du produit, etc.

Puis, c'est l'heure des essais. Je goûte, je doute. J'appelle mon ami Jean, il m'encourage, me retient parfois. Dégustation à plusieurs. On goûte, je doute toujours...

Alors arrive le moment encore incertain de la recette définitive, ou presque. La ganache est trop molle, trop amère, pas assez... Je me relève la nuit et goûte une fois de plus... Car le verdict sera immédiat lorsque le chocolat aura passé vos lèvres: conquis-es ou pas?



Langue alabandine

CLAIRE-LYSE PASQUIER

Ça lui a fait comme une déflagration. Petit coussin d'air juste sous le plexus. Elle l'a senti se dégonfler, par une fissure si étroite que le courant lui a traversé les entrailles. Scalpel. Tandis que le visage, là-haut, à deux mètres de haut, s'abaissait lentement vers elle.

Elle n'a pas bougé.

Elle n'a plus respiré.

Elle a contemplé la bouche qui s'est approchée. Étonnamment rétrécie à mesure que l'haleine, que le souffle très chaud, que le sang, que tout ce qui tourbillonnait de partout à l'intérieur convergeait, rendant l'extérieur comme détaché.

Elle s'est sentie en morceaux palpitants.

Et cette bouche qui lui promettait des mots jamais prononcés. Des mots à l'intérieur. Cachés.

Il tenait son visage entre ses mains. Il la tenait suspendue à son flux, accrochée au saphir de ses yeux.

D'autres yeux, tout autour, s'amusaient de cette grande giclé, deux mains tenailles autour d'un cou si fin, comme s'il pouvait se détacher du corps liane juché sur d'inattendus talons. Elle avait hésité à mettre ces chaussures haut perchées, cette robe serpentine qui n'était pas tout à fait elle non plus, cette ceinture de perles d'eau salée.

Elle se tenait droite, à l'extrémité de son socle, les yeux noués à ses lèvres à lui. Lui qui ne lâchait pas l'étreinte, qui faisait durer, qui jouissait de toute l'ambiguïté de son geste. L'ami goguenard et sublime. Depuis des mois,

il relançait la tension, la cherchait de l'œil, de la main, du pied, d'un mot à double entente, avant de laisser retomber ses assauts dans un éclat de rire.

Mais jusqu'à cet instant où, par bravade au milieu de la foule, il s'était saisi de ce visage dont il croyait connaître les détours, jamais leurs lèvres n'avaient été si proches. La petite poche sous le plexus soudain recroquevillée : hors d'haleine. Papillons de velours tout autour.

Alors elle a fermé les yeux. Elle a pris le risque inouï d'ôter la barrière du regard, de laisser papilloter à l'intérieur, d'écouter les mots secrets, d'ignorer les curieux tout autour. Elle est restée longtemps suspendue à ces deux grandes mains soudain fragiles. Elle les a senties hésiter. Paupières scellées, elle a voulu laisser une chance à la bascule. Laisser l'homme descendre au plus près d'elle. Entrouvrir sa bouche, ourler ses lèvres, offrir un passage à cette langue alabandine dont elle se racontait déjà le goût grenat, profond, tournoyant, doux et rugueux à la fois. Un rubis dans sa bouche, une libellule sous le plexus, quelque chose d'encore plus frémissant, tout autour. L'impression de ne plus savoir où commence l'odeur, où finit l'étreinte. Ni haut, ni bas. Deux corps plus du tout éparpillés, parlant enfin une même langue.

Il y a eu comme un clic, petit bruit de rien du tout qui a interrompu le film derrière ses paupières. Quand elle a remis de la lumière entre elle et le monde, tout avait disparu, les mains avaient desserré leur étreinte, les pierres

précieuses de sa bouche volé en éclats, tout comme le public, gêné. La langue qu'elle avait rêvée au creux de son palais s'était déployée en solitaire. Là-haut, à deux mètres de haut, il la lui tendait dans une grimace ahurissante, défigurant le long fondu enchaîné de leur baiser.

Elle aurait voulu disparaître, écrabouiller le coussin d'air sous son plexus. Elle aurait pu éclater en lambeaux. Elle a préféré jouer les statues. Elle s'est descellée, sans un mot, détournée dans un cliquetis de perles. Elle a rejoint un autre étage, une autre fête, peut-être. Dans sa tête, les vers de Benoît de Sainte-Maure dont elle a étudié les manuscrits : « Esmeraudes, alemandines, Saphirs, topaces e sardines ». En boucle. Le poète normand du XII^e siècle lui a donné la force d'abandonner son héros à la haute stature, son Hector pantelant, de l'ensevelir sous l'amas précieux de ses mots, de se jouer encore un peu de cette « alemandine » qui aurait pu se faire « sardine ». De la gober à la rime, de la faire tournoyer langoureusement dans sa bouche, sachant bien qu'il ne s'agissait pas d'un poisson. Mais qu'importe. Le rouge de la cornaline pouvait bien prendre des contours aquatiques. Avec un peu d'imagination.



LA LANGUE DE MA MÈRE

PIERRE CREVOISIER

Nos corps nous trahissent. On a beau aimer. Je veux dire aimer vraiment, avec des crayons de couleur chaque fois que l'autre traverse nos jours. Je l'ai appris avant la mort de ma mère. Anna vivait mal mon obsession pour le crabe de maman et elle s'est éloignée. Elle avait besoin d'une distance de fuite, d'un peu d'air, me disait-elle. Je lui ai joué la scène d'Arletty. Pour rigoler. Elle n'a pas ri. Elle était au-delà de mes mots et je savais que je devais la laisser partir un temps. Parfois, une main tendue peut prendre la forme d'un signe qui s'éloigne sur un quai de gare et qui dit simplement je suis là, je reste, tu sais où me retrouver. Elle avait fait sa valise et elle était partie. En Bretagne, Hôtel du Nord, Saint-Malo.

C'est là qu'elle avait rencontré son marin. Une histoire simple, brève et salée, le genre d'aventure dont on se réveille comme après une nuit sans rêve. Cette impression d'avoir manqué quelque chose. Elle ne m'en a jamais parlé. Après son retour, elle a reçu quelques lettres bleues. On les reconnaissait à leur odeur de poisson et d'huile de moteur. Un timbre, toujours le même, une mouette tridactyle sur fond de ciel laiteux. C'est peut-être pour cela qu'elle n'est pas partie. Si j'avais été l'expéditeur de ces lettres, j'aurais choisi un horizon, grand, large, un paysage de mer qui donne envie de s'y plonger tout entier, de sauter le pas, d'entrer dans l'image, de s'envoler vraiment. Lorsque je vois une mouette, j'ai envie de rire comme elle, ce cri bref et répété, cette dérision moqueuse. Pas de quitter un homme, même si je doute alors de l'amour que je lui porte.

Une maman, c'est là depuis si longtemps qu'on imagine qu'elle y sera encore lorsque nous serons vieux. Je veux dire vieux comme elle, cette maman de l'autre siècle, née dans un monde de cris et de fureur.

Et soudain, elle n'est plus là.

Longtemps, je m'étais dit qu'il faudrait que je l'écoute, pour garder une trace de ce qu'elle racontait de son existence, la fuite de Saint-Petersbourg, la traversée de l'Europe, la faim au ventre, les poux en tête, cette vie rugueuse où l'on doit abandonner ses rêves intimes pour entrer en cuisine, cette vie de petits pas modestes, dans les friches de l'exil.

Lorsque j'ai voulu lui parler pour garder sa mémoire, ses mots se perdaient déjà, les fils entre les paroles se désarticulaient et l'on voyait les confettis dans la tête. Il y avait encore des images extraordinairement précises qu'elle sortait d'on ne sait où. On pouvait sentir l'odeur des escaliers, le bruit des feuilles sur leschevelles au galop, la cloche de l'église aux matines. Puis il y avait une autre histoire, ailleurs, et des silences de plus en plus longs.

C'était un jour comme ça. Un jour d'absence après la pluie. Un homme est arrivé dans la chambre d'hôpital. Il s'est présenté, mais je n'ai pas saisi. Ni son nom, ni sa fonction. Il a sorti un petit ordinateur portable de sa bandoulière et a posé des questions à maman. Elle n'avait pas répondu à son bonjour, mais il a entamé un interrogatoire administratif, nom, prénom, date de naissance, adresse, origine... Ma mère était inatteignable, le visage en direction de la lumière et du vent dans les arbres. Je répondais pour elle, machinalement.

C'est lorsqu'il a demandé « langue maternelle » qu'elle s'est éveillée. Elle a souri, son visage est revenu dans l'ombre et elle a raconté :

« Je suis arrivée dans ce pays après un long voyage. À la frontière, on m'a posé les mêmes questions. À croire que c'est la seule manière d'exister vraiment. Une femme au chignon tiré au-dessus de la tête qui lui donnait l'air d'être suspendue au plafond. Ses lèvres ne bougeaient pas, pinçaient les mots, juste un souffle sec pour qu'ils s'articulent en les traversant. Et elle a dit ça, « langue maternelle ». Je n'ai pas compris. Elle a dû répéter. Je n'ai pas connu ma mère et cette expression m'a paru aussi curieuse qu'un nez posé à côté de la figure. Je n'avais jamais songé à la langue de maman et l'image a explosé en mille fragments dans mon imagination. Un visage m'est apparu, précis, inconnu, mais j'étais certaine que c'était elle, un beau visage de femme, les yeux en amande et des rides en coin, ni jeune, ni vieux, un visage de vie éprouvée. Elle murmurait une berceuse. Et elle pleurait. Elle était penchée au-dessus de moi. J'ai vu sa langue, passer, traverser, naître de la bouche, une langue immense, grandir jusqu'à s'enrouler autour de moi comme les branches d'un arbre. Je n'avais pas peur. Je sentais leur caresse, l'humidité des feuilles naissantes, le duvet léger de leur passage sur ma peau, un geste puissant et doux à la fois, comme si la langue de maman me prenait enfin dans ses bras. »

Ma mère s'est retournée en direction du vent et ses yeux se sont éteints à nouveau. La porte a brusquement claqué. Anna était dans le courant d'air, un bagage à ses pieds. À son regard, j'ai compris qu'elle revenait de son voyage.

L'art de la langue de bois

HÉLÈNE DORMOND

Ma condition d'hypergoux n'a rien à voir avec une forme extrême de pauvreté. Strictement rien, bien que je ne sois pas né dans une famille particulièrement aisée. Il s'agit tout bonnement d'une surexcitabilité des papilles, une sensibilité gustative ultradéveloppée. Un don, prétendait ma génitrice, quand je percevais une infime trace de brûlé dans sa purée de carottes ou des relents de produit vaisselle dans le ragoût dominical.

- Toi, on peut dire que tu n'as pas ta langue dans ta poche ! me disait-elle, très fière, alors que je grimaçais dans mon assiette, sans émettre pourtant le moindre commentaire.

Ma mère, piètre cuisinière, était quant à elle génétiquement câblée pour une forme d'hyperthymie inoxydable. J'ai donc enduré ses recettes en mangeant le strict minimum pour la plus grande joie du Saint-Bernard de notre voisine (bénéficiaire d'une astucieuse technique de transfert des aliments de mon assiette à ma serviette puis de la serviette à sa gamelle) et grandi malgré tout. Au moins mon aptitude m'a-t-elle épargné de fastidieuses études de droit ou d'économie. Tout l'espace disponible dans mon cerveau a été dévolu à stocker une banque de données inépuisable. Une fois en âge de travailler, plusieurs débouchés s'ouvraient à moi : critique gastronomique, marchand d'épices, œnologue, espion industriel. Pour trouver ma clientèle j'ai fait imprimer des cartes de visites. Mon amie a trouvé un intitulé général : « une bouche

à votre service » visant à ne pas m'enfermer dans une voie. Comme ma mère, elle était dotée d'un solide optimisme.

- Ta réputation va vite se faire, les langues vont aller bon train.

En effet, les bostols à peine distribués, le voisinage n'a plus parlé que de moi. Les langues de vipères s'affolaient à propos de ce jeune homme et des services qu'il prétendait offrir.

Pendant quelques mois, j'ai un peu végété. Et puis Palétuvier Wolf est mort. Le fameux Palétuvier. Chocolatier de la place, maître de sa discipline. L'homme gardait ses recettes dans le plus grand secret. Même ses proches ne les connaissaient pas.

J'ai été approché par sa fille avec le mandat de retrouver les ingrédients qui faisaient la magie des pralinés. Devant moi, une boîte couvait vingt-six énigmes, autant de coffres-forts à forcer. Palais disponible et foie guilleret, je me suis mis à la tâche. Le chocolat brillant, cassant, résultat d'un travail soigné, me mettait au défi de le déchiffrer. Les saveurs claquaient en bouche. Mes papilles se sont mises à voyager du Ghana au Venezuela, à s'égarer en Bolivie, à se prélasser en République Dominicaine. Restait à découvrir quelles notes rehaussaient ces grands crus. Agrumes, épices, fruits rouges, herbes aromatiques et même fleurs,

je décelais chaque goût et ne cessais de noircir ma feuille de notes.

Et puis est arrivée la star. Le chocolat mythique, meilleure vente de l'artisan. Devant moi, sa fille s'est raidie. J'ai enfourné avec un aplomb d'expert. Un criollo de Madagascar. En une demi-seconde, j'ai été catapulté entre bougainvilliers et orchidées. Sur une note pimentée, la sueur s'est mise à perler sur ma peau gorgée de chaleur. L'instant d'après j'étais bercé par le rythme des vagues et le souffle de la mer. La musique de la langue malgache, sa mélodie riieuse comme une bravade à la dureté de la vie, m'est parvenue avec un soupçon de tonka. Et puis, et puis, bien sûr, oui, c'était cela...

Mon stylo s'est arrêté. J'ai levé les yeux vers une héritière presque en apnée.

- Vous avez tout trouvé ? Il y a d'autres ingrédients ?

Hébété, je la regardais. Les secondes passaient. Son attente s'est faite impatience, puis urgence.

- Quoi ? Vous avez perdu votre langue ?

Inutile, hélas, de fouiller ma poche, ni de la réclamer au chat. Je lui ai adressé un regard désolé. Elle s'est redressée, piquée.

- Vous jouez à quoi ? Si vous espérez garder la recette pour vous, soyez sûr que je ne vais pas me laisser faire !

La menace m'a remis en mouvement. D'une traite, j'ai débité.

- Non, non, il ne s'agit pas du tout de ça. Mon intention n'est pas de vous cacher quoi que ce soit mais au contraire de vous révéler qu'une recette ne se constitue pas uniquement d'une liste exhaustive d'ingrédients, de leur proportion ou même de leur origine, quand bien même je ne nie pas que ces éléments soient fondamentaux, mais aussi voyez-vous de leur alliage, des températures et modes de fabrication. Ainsi donc si je ne rechigne pas à vous livrer l'ensemble des composants de ce chocolat exceptionnel, j'aimerais que vous ayez à l'esprit qu'une simple liste, toute nécessaire qu'elle est n'est pas pour autant suffisante et que contingentement à celle-ci un long travail d'expériences, d'essais et corollairement d'erreurs s'ouvre à nous.

Tout en parlant je moulinais comme un désespéré. Car le dernier ingrédient, celui qui faisait l'équilibre ou plutôt le génie de la recette m'assurait de longues nuits d'insomnies. Je l'avais, bien sûr. Indiscutablement, je l'avais. Juste là, sur le bout de la langue...





MANMAN, IL M'A TIRÉ LA LANGUE!

FRANÇOIS JOLIDON

Après-midi au parc, soleil accablant, piailllements autour des jeux, coups de pompe assassins chez les mamans assises dans l'ombre métissée.

- Bou hou hou... manman manman i m'a tiré la langue... bou hou...
- Qui... qui ça... qui t'a fait ça?
- Le gar... le garçon, là, près du toboggan... juste à côté... le grand blond.
- Ah, c'est pas sympa du tout du tout... pourquoi il t'a tiré la langue?
- Meu... j'sais pas... meu... méchant garçon hou... hou...

Le toboggan ruisselle d'éclats aveuglants. Aluminium brûlant. Pourtant on joue des coudes pour y grimper. La maman abandonne un instant son smartphone. En deux coups d'ailes, elle plane au-dessus de l'agresseur. Jeune coq au visage énergique, cinq ans, yeux verts, allure sportive. Ça promet, pense-t-elle, voilà du macho en puissance, harceleur en devenir, un vrai mini-beauf... *#metoo* a encore de beaux jours devant lui...

- Eh dis-moi, mon garçon, comment tu t'appelles?
- Louis...

Les lèvres de Louis tremblotent. Qu'est-ce qu'elle me veut? J'aime pas ce ton gentil et son air de tout là-haut...

- Dis donc Louis, c'est vrai que tu as tiré la langue à Zoé, la fillette juste là, derrière moi?
- Ben... euh... euh... ouais...
- Regarde-la, elle pleure. Zoé a beaucoup de chagrin. Elle se sent blessée, tu vois... On peut blesser avec des mots ou avec des gestes... Y a pas que les coups qui peuvent blesser.

Le regard décidé du garçon est froissé par un rayon de soleil qui dévoile un picotement annonciateur de larmes. Primo c'est pas lui qu'a commencé. Deuzio c'est une chiarde et terzio c'est une rapporteuse...

- Tu sais mon garçon, c'est très impoli de tirer la langue à quelqu'un, c'est insultant! On ne t'a jamais appris ça à la maison?

Le soleil tape de plus en plus fort sur les têtes protégées des chérubins, les cris grignotent la patience des grandes personnes, les mots ressemblent à des petits cailloux, sur le bac à sable déferle comme un petit tsunami.

- A la fin, je me demande pourquoi les garçons adorent faire pleurer les filles, c'est quand même in-croy-able!

Louis grimace en regardant l'indignée, raide de vérité et remarque ensuite la chiarde, sa poussinette, qui s'ébroue satisfaite dans les jupes de sa mère.

- Je pense que tu devrais t'excuser auprès de Zoé, déclare-t-elle en lorgnant vers le sol. C'est la moindre des choses.

Malgré la somnolence, les aficionados se rapprochent pour assister au final de plus en plus sonore de l'estocade.

- Mais enfin mon garçon, est-ce que tu peux me dire pourquoi tu lui as tiré la langue, à Zoé?

Louis secoue sa crinière blonde.

- Parce que j'ai arrivé le premier en haut du toboggan! Et alors... elle m'a fait l'doigt, ! Comme ça! explose-t-il, furieux, levant haut son poing droit, le majeur dressé vers le soleil.

La langue, quoique petite, commande à tout le corps

proverbe russe

DENISE CAMPICHE

Je suis devant le plan de travail de ma cuisine, bien décidée, comme chaque fois que nous avons des invités, à confectionner de ces petites choses délicieuses qui font plaisir à tout le monde au moment du café.

Tout est prêt, pesé, calculé pour le nombre de personnes que nous allons recevoir ce soir, il ne me reste qu'à façonner mes pralinés.

J'ai eu envie de faire des mignardises au chocolat, citron vert et gingembre. Du très bon chocolat. Comme pour le vin, on ne cuisine pas avec de la piquette, alors pourquoi mettre quelque chose de banal dans mes gâteries ?

Je ne lésine jamais non plus, sur la qualité du zeste de citron vert.

J'adore cette acidité douce et subtile !

À la fin du repas, j'ai plaisir à observer mes convives, lorsqu'ils découvrent cette saveur surprenante, relevée d'une pointe de gingembre.

« Une tuerie ! » selon certains.

J'écoute en boucle le dernier enregistrement d'Omar Sosa et Paolo Fresu. Mon corps bouge en douceur, mais les ronflements de Vivien en perturbe quelque peu le charme. Mon mari se prépare à une longue soirée.

Je termine avec une attention minutieuse la découpe du citron confit qui va servir à garnir mes petits cubes chocolatés.

Ma ganache est belle, lisse.

J'y trempe un doigt et le lèche avec gourmandise.

Oui...c'est bon !

De plaisir, je fais un pas de danse brusque en tenant mon bol de la main gauche, demi-tour à droite et boum... ma main rencontre le corps de Vivien qui arrive encore tout endormi.

Le bol prend son envol !

Ébahie, bouche ouverte, incroyablement, je poursuis d'un regard inquiet ce récipient qui monte, monte encore, tournoie, se suspend un bref instant dans l'air, le temps d'une demi-respiration, avant de reprendre sa course en apesanteur selon la loi de la gravité, puis tombe sans délicatesse aucune sur l'épaule de mon époux, dessinant sur sa peau noire un demi-cercle plus clair qui va du bras jusqu'à la hanche opposée en traversant son thorax.

Immédiatement, ce dessin improbable constellé de petits points verts se met à dégouliner.

J'éclate de rire.

Cet homme nu devant moi, couvert de coulures de chocolat, c'est magnifique !

Sublime !

Comme nous le savons tous, le corps d'un humain qui sort de dessous la couette n'est pas vraiment à la température du frigo. La ganache ne se fige pas. Elle commence à ruisseler.

Fascinée, je tombe à genoux et c'est une langue affolée et gourmande qui recueille la délicieuse crème qui coule et descend de plus en plus.

Ma langue aussi.

Elle lape avidement le plus possible cette dariole chocolatée.

Elle grignote, happe, suce, se gave, là où il y a le plus de crème.

Elle se gonfle de plaisir sous les saveurs subtilement mélangées de la confiserie et de cette peau qui n'offre aucune résistance.

Lorsque la coulée de chocolat arrive près du sexe de Vivien, elle devient polissonne, se love, s'enroule, se régale, festoie sans aucune gêne dans les creux et les bosses.

Mon plaisir et mon désir deviennent insoutenables.

Ce n'est plus de la pâtisserie, mais de la lave effervescente qui coule, chaude, brûlante, affolante.

Ma bouche se fait ventouse, ma langue ardente ne manque pas un morceau de zeste de citron, pas un fragment de chocolat, pas une particule de gingembre.

Mes papilles se délectent.

Ma robe s'envole presque aussi rapidement que le bol.

Nos amis se passeront de mignardises ce soir.



LANGUE DE CHAT

SABINE DORMOND

C'était la veille de nos vacances. Nous avons loué un mobile-home pour partir en Croatie. C'est peu dire que je me réjouissais de tout ce temps en tête-à-tête avec mon amoureux. Eric est un homme adorable qui n'a qu'un seul défaut : son chat. Et une fâcheuse tendance à s'assoupir après l'amour, mais ça, c'est nettement moins grave. - Ma cat-sitter m'a fait faux bond, va falloir qu'on emmène Toudoux, m'a-t-il asséné la veille du départ.

Trop tard pour actionner un plan B. Je devrai me résigner aux poils sur l'oreiller, aux miaulements nocturnes, aux sauts intempestifs sur le lit, à l'anus exhibé sous notre nez à table, aux odeurs de caisse et à celle, presque aussi rebutante, des boîtes que le tyran nous quémande sitôt levés. Ou alors renoncer aux vacances.

- Tu sais ce qui me ferait plaisir ?

Je savais sa réticence à solliciter les voisins, mais c'était le jour où l'impossible devait se réaliser. « Faites attention à ce que vous dites, vous serez pris au mot », assurait notre horoscope. Eric et moi avions le même.

- Je donne ma langue au chat, a-t-il rétorqué.

- Donner c'est donner, reprendre c'est voler, a sentencieusement déclamé Toudoux sur le même ton pédant et vindicatif qu'il a en miaulant.

C'était la première fois que son timbre aigrelet se posait sur des mots plutôt que sur des onomatopées. Nous en sommes restés baba. Surtout Eric. J'ai fini par lui demander s'il avait avalé sa langue.

- Il me l'a donnée, a martelé Toudoux, maintenant le français est à moi.

Eric a opiné du menton. Et pour me consoler, il a posé la tête contre mon ventre, tandis que le chat en profitait pour s'éclipser.

À défaut de prendre langue, nos corps ont joué la partition de l'amour, tendre prélude, ferveur retenue de l'adagio, moelleux de l'andante, allegro jusqu'à l'explosion des sens.

Toudoux m'était sorti de la tête quand il a pointé le museau dans la chambre à coucher, avec son habituel manque d'égard pour notre intimité.

Il sautait, courait, donnait des coups de patte. C'est là que je me suis aperçue qu'il n'était pas seul. Une souris noire se débattait entre ses griffes. Le flanc tout lacéré, elle guettait l'improbable occasion d'échapper aux sévices de son bourreau. Celui-ci l'a envoyée gicler à l'autre bout de la pièce. À moitié assommée, la malheureuse a tenté de se réfugier sous un meuble, mais il l'a rattrapée d'un bond et s'est mis à dribbler avec son corps martyrisé.

- Sale bête, laisse-la tranquille, ai-je hurlé en me précipitant sur lui.

Les ronflements d'Eric tranchaient avec le drame qui se jouait sous mes yeux. Sa proie entre les dents, le monstre a bondi au sommet de l'armoire, recraché la suppliciée pour la plaquer devant lui en me toisant d'un air hilare. La souris poussait de petits cris de désarroi.

- Même adultes, elles appellent leur mère à la rescousse, s'est-il esclaffé.

Le temps que je m'empare d'un tabouret, il était sur le lit avec son souffre-douleur.

- Si tu t'approches, je l'achève.

- Et sinon ?

- Sinon, on s'amuse un moment. Elle peut encore tenir un peu.

Il lève alors la patte et laisse la souris s'échapper de quelques mètres dans ma direction, puis la coupe dans son élan. Je parviens à attraper le tortionnaire par la peau du cou, le jette sur le balcon.

- Tu me le paieras, éructe-t-il, tandis que je lui claque la fenêtre au nez.

La bestiole gît sur le flanc. Elle n'essaie même pas de se sauver quand je me penche pour la ramasser. Le poumon perforé, l'œil vitreux, elle halète dans ma paume. Son petit

cœur cogne à toute vitesse. Soudain, elle se contorsionne et, dans un spasme, abandonne son inégal combat contre la mort. Je tourne la tête et vois Toudoux qui m'observe à travers la vitre. L'air hilare, il me nargue en se pouléchant les babines.

J'entrouvre la fenêtre :

- T'es une ordure.

- Mais non, c'est la nature. Tu ne manges pas de viande, toi ?

- La nature ? Les chats prolifèrent. Et toi tu ne chasses même pas pour te nourrir.

- Faut bien se divertir. D'ailleurs, ça m'arrive aussi de déguster mes proies. Cet après midi même, je me suis régala de trois jeunes proyers tout frais éclos, enfin deux et demi, le dernier me pesait un peu sur l'estomac. Un mets rare.

- Évidemment imbécile, c'est une espèce en voie de disparition !

- Faut croire que c'est mon jour de chance. Qu'en dit l'horoscope ?

- Après moi le déluge !

- Quelle idée aussi de nicher au sol. De l'inconscience ! Fallait voir les parents s'affoler autour du nid, se gonfler les plumes et essayer de m'impressionner pendant que je festoyais, sans pour autant oser s'approcher à portée de patte.

J'aurais pu le frapper. Il s'est tu, il a dû lire la haine dans mes yeux. Puis Eric lui a ouvert en grand. Toudoux l'a lestement rejoint et s'est lové dans ses bras, ronronnant, minaudant, les yeux mi-clos de bien-être, l'air de dire « t'avise pas à toucher un poil de ma fourrure ou c'est ton couple qui pète. »

J'ai ramassé le cadavre et suis allée l'enterrer en me demandant si mon amour serait assez fort pour endurer la présence de ce chat.

Dire qu'on dit d'eux qu'il ne leur manque que la parole.



OLIVIER
FUCHS
ARTISAN CHOCOLATIER